

**« MAX GALLO, LA FIERTÉ D'ETRE
FRANÇAIS »**

Sommaire

Accueil par M. Jean-Pierre Chevènement, Président de la Fondation Res Publica	7
Interventions de :	
Mme Hélène Carrère d'Encausse, Secrétaire perpétuel de l'Académie française	8
M. Marc Charbonnier, Représentant de l'APHG (Association des Professeurs d'Histoire-Géographie).....	10
M. Régis Debray, Philosophe, fondateur et directeur de la revue <i>Médium</i> , auteur de « <i>Civilisation. Comment nous sommes devenus américains</i> » (Gallimard, mai 2017)	13
M. Gilles Kepel, Professeur à Sciences Po Paris, spécialiste du monde arabe et de l'islam, auteur de « <i>Terreur dans l'hexagone : Genèse du djihad français</i> » (Folio, février 2017)	16
M. Philippe Meyer, Journaliste, producteur de l'émission radiophonique « <i>Le nouvel esprit public</i> »	19
M. Jean-Claude Casanova, Membre de l'Institut, Directeur de <i>Commentaire</i>	24
M. Stéphane Rozès, Président de la société de conseils CAP et enseignant à Sciences-Po et HEC, ancien directeur général de l'institut de sondage CSA.....	28
M. Jean-Pierre Chevènement, président de la Fondation Res Publica	34

Je veux d'abord saluer Marielle Gallo et l'ensemble des participants à cette soirée d'hommage. Max ayant disparu au milieu de l'été, nous n'avions pas pu lui dire combien nous l'aimions. Nous allons réparer cette omission due au calendrier en lui consacrant cette soirée.

M. Charbonnier, Secrétaire général adjoint de l'APHG (Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie), secrétaire adjoint de la Rédaction de la revue *Historiens & Géographes*, nous lira le message que nous transmet Mme Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui n'a pu nous rejoindre ce soir.

Régis Debray, Philosophe est le fondateur et le directeur de la revue *Médium*, il vient de publier « *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains* » chez Gallimard.

Gilles Képel, islamologue bien connu et percutant, fut d'une certaine manière le fils spirituel de Max Gallo. En tout cas, une réelle affection liait Gilles et Max. Retenu à l'étranger par un voyage prévu de longue date, il donnera son témoignage émouvant par le truchement d'une vidéo enregistrée.

Nous entendrons ensuite :

Philippe Meyer, qui a animé *L'Esprit public*, célèbre émission du dimanche matin sur France culture, à laquelle Max a participé pendant de longues années.

Jean-Claude Casanova, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de la revue *Commentaire*, qui fut aussi l'un des habitués de *L'Esprit public*.

Enfin, Stéphane Rozès, professeur à l'Institut d'études politiques, qui a été de plusieurs de nos combats au moment de ce qu'on appelait le « Pôle républicain ».

« *L'Académie est une famille d'esprit et de cœur* » aimait à dire le Père Carré, notre inoubliable pasteur, lorsque ses membres étaient rassemblés comme nous le sommes aujourd'hui dans le souvenir de l'un des siens. Nous lui devons, ajoutait-il, le privilège d'avoir rencontré et aimé des êtres d'exception mais aussi d'être un jour confrontés à l'épreuve de la séparation. Nous mesurons alors ce que l'ami, le confrère, le frère disparu nous aura apporté et le vide que son absence laisse dans nos cœurs. C'est le drame perpétuel, la face tragique de notre famille académique.

Aujourd'hui, c'est Max Gallo qui nous réunit ici. Il est mort le 18 juillet dernier et il est difficile d'imaginer l'Académie sans lui. Sa vie académique aura été tout à la fois brève – dix ans à peine – mais tellement dense. Nous savions en l'élisant quel historien, quel romancier fécond et passionnant nous appelions à siéger parmi nous. Nous admirions aussi l'intégrité, le courage de cet homme qui jamais n'aura reculé dans le combat pour la liberté, sa passion. Alain Decaux qui le reçut sous la Coupole aura remarquablement présenté l'homme et l'œuvre. Et dans l'Église Saint-Étienne du Mont il y a trois mois, notre confrère Frédéric Vitoux et Gilles Kepel y auront ajouté un portrait chaleureux et précis de Max Gallo.

Qu'il me soit permis d'évoquer ici une face moins connue, mais combien importante, de sa vie académique et de notre amitié.

Max Gallo avait eu la chance exceptionnelle de succéder dans notre Compagnie à son plus proche ami, Jean-François Revel. Ils avaient partagé les mêmes combats, les mêmes idées et qui mieux que Max aurait pu rendre vie à Jean-François Revel, le jour où il fut reçu sous la Coupole ? Mais aussi, il avait appris de son ami le fonctionnement, parfois mystérieux, de l'Académie. Et il demanda d'emblée à prendre place dans ce petit cénacle de la Compagnie que Maurice Druon nommait « le Saint des Saints » et Revel « le Politburo », c'est-à-dire la Commission du Dictionnaire. Ce cénacle réunit les jeudis matin un groupe restreint d'académiciens qui font avancer le Dictionnaire à grand pas. Ces séances qui sont longues – trois heures – sont tout à la fois austères et joyeuses, marquées par un climat de complicité quasi juvénile. Max Gallo y apportait la rigueur de l'historien et un souci presque maladif de la langue. Le fils d'immigrés, amoureux de la France comme le sont souvent les enfants venus d'ailleurs – et l'Académie en compte un certain nombre – était acharné à préserver le français des empiètements de la langue anglaise, à le faire vivre dans le monde d'aujourd'hui

en s'adaptant à ses évolutions scientifiques et techniques. Max était passionné par ce défi. Il savait aussi les dangers des dérives idéologiques qui pouvaient détruire la langue, le XX^{ème} siècle nous l'aura appris, et il dénonçait ce péril en se revendiquant d'Orwell.

Dans cette Commission nous étions, Max et moi, assis côte à côte, complices toujours et très souvent complémentaires. Chaque jeudi je contemple la chaise vide à ma droite et les larmes me montent aux yeux. Involontairement mon regard se tourne vers la porte, la haute et si élégante silhouette de Max ne va-t-elle pas y apparaître, effaçant le mauvais rêve de l'absence ?

Espoir vain, Max Gallo aura quitté la Commission et l'Académie dès qu'il sut que Miss P., comme François Nourissier nommait leur mal commun, s'empara de lui. Il ne voulait pas offrir un jour à ses confrères une image amoindrie, déformée, me dit-il, quand il vint m'annoncer sa décision de se retirer de tout. Suprême élégance qui nous laissa orphelins bien avant ce fatal 18 juillet 2017. Nous avons depuis lors tous reçu, bouleversés, chacun de ses livres qui témoignaient de sa fabuleuse capacité de travail et de l'échec de Miss P. à le dominer. En le lisant, on l'imaginait devant sa machine à écrire, face au Panthéon, mettant toute sa volonté à poursuivre son œuvre. Le récit que fit Marielle du dernier combat de Max contre la maladie, s'il m'étonna sur le moment, aura probablement eu le mérite de compléter notre familiarité avec ce confrère tant aimé. Et la foi qui l'aura aidé à faire face à la pire des tragédies, le suicide de sa fille, l'aura aussi accompagné dans ce dernier combat.

Il est désormais en paix, mais pour nous, ses compagnons fraternels de l'Académie, l'absence nous laisse inconsolables. Le souvenir de ceux qui ont partagé notre destin académique ne s'efface jamais. Dans nos salles de travail, leurs visages, leurs voix sont toujours présents. Et nous les évoquons sans cesse comme s'ils étaient encore parmi nous.

Cher Max, mon ami, mon frère, dont j'admire tant – impossible d'employer le passé – le courage, l'intégrité, le savoir et la bonté, au revoir.

Max Gallo, un historien populaire attaché à l'enseignement de l'Histoire à l'École¹

« *Et tout pour moi, ma vie, la vie, la guerre, l'Histoire, était roman, entrecroisements d'aventures individuelles* » (Max Gallo, *L'oubli est la ruse du diable*, 2012).

Ces quelques lignes, extraites de l'autobiographie – un livre d'Histoire, tant son destin est exceptionnel – de Max Gallo, semblent s'imposer pour l'hommage qui nous réunit. Max Gallo, agrégé et docteur en Histoire, membre fidèle et éminent de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie (APHG) a été le grand « instituteur national » de notre temps, un auteur populaire, fils de l'École de la République et attaché à la place centrale de l'Histoire dans l'enseignement. En effet, toute sa vie, il a su populariser l'Histoire de France dont il s'était fait le chantre, avec toute sa fougue et son style accessible à tous. « *J'écris pour qu'on ne puisse pas ensevelir les morts sous le silence et les assassiner une nouvelle fois. J'écris pour qu'ils revivent un jour* »².

Mieux que quiconque, Max Gallo a saisi que l'Histoire enseignée est mise en récit : l'apprentissage de l'Histoire passe par le fait de savoir mettre en relation des faits, dégager des causalités et des conséquences. C'est pourquoi il était, à juste titre, convaincu par la nécessité de la maîtrise de la chronologie à l'École, parfois malmenée dans les projets de réforme des programmes. Il en connaissait les vertus : qu'elle apparaisse sur les murs des classes ou qu'elle soit construite par les élèves, la maîtrise des repères temporels est indispensable. Historien de vocation tout autant que romancier et essayiste, Max Gallo a raconté l'histoire nationale, livre après livre. Par sa passion pour l'Histoire de France comme pour celle de sa « petite patrie » – Nice, *La Baie des Anges* ou l'histoire d'une famille immigrée italienne qui eut un immense retentissement – par son enthousiasme imprégnant les pages de ses belles biographies, il a exercé un véritable magistère auprès de nos contemporains. Car quel est le rôle social du professeur d'Histoire, si ce n'est de

¹ Cette contribution a été co-écrite avec Hubert Tison, agrégé d'Histoire, Secrétaire général de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie (APHG) et Directeur de la Rédaction de la revue trimestrielle *Historiens & Géographes* (440 numéros à ce jour), publiée depuis 1965 sous ce titre.

² *Le Pacte des assassins*, Max Gallo, Paris, Fayard, 2008.

faire comprendre aux plus jeunes qu'ils sont eux aussi dans l'Histoire, et qu'ils peuvent y trouver des clés pour comprendre le monde ?

Max Gallo a su admirablement transmettre, en particulier dans ses biographies des grands hommes (Robespierre, Napoléon, Garibaldi, Jean Jaurès...), dans leurs itinéraires faits de réussites comme d'échecs, des exemples pour la vie de chacune et de chacun, des « modèles » qu'on peut suivre, des points d'observation privilégiés du fonctionnement social autant qu'une « évasion » source d'enrichissement culturel. L'Histoire n'est pas figée ; pour reprendre les mots de Max Gallo cités en exergue, notre identité, notre Histoire, tout ce qui définit « l'unité et la cohérence » d'une personne est récit. En ce sens, l'Histoire enseignée comme ouverture à la complexité du monde à travers ces mises en récit contribue à la liberté des futurs citoyens. C'est cette Histoire enseignée et racontée, à l'échelle nationale tout en étant ouverte à l'Europe et au monde, qui peut être entendue, comprise et apprise par les jeunes générations.

Mais Max Gallo, citoyen engagé, a fait bien plus ; il s'est investi à de multiples reprises dans les débats sur la place de l'Histoire à l'École en manifestant son soutien aux actions de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie. Sous le ministère Haby, il a pris fait et cause pour les professeurs d'Histoire et s'est élevé contre le projet de suppression de nos disciplines sous le ministre Fontanet. Cette confiance envers l'APHG et les enseignants, il la manifesta aussi contre la réforme, préparée par le Cabinet Chatel en 2011, de suppression de l'Histoire-Géographie en Terminale scientifique au baccalauréat écrit ou encore dans les débats autour de la refonte des programmes scolaires au collège en 2015. Abonné de longue date à la revue de l'association, *Historiens & Géographes*, Max Gallo aimait lire ses dossiers pédagogiques et ses rubriques et nous l'avait écrit et dit récemment. Il était un collègue et un ami des Professeurs d'Histoire et de Géographie, et ces derniers ne l'oublieront pas.

La contribution de Max Gallo à la transmission des savoirs historiques au cœur de notre temps a été d'une portée considérable. Il a permis de donner à des générations entières d'élèves le goût de l'Histoire, et, par proximité, de celle de leur pays, non pas une histoire aseptisée mais une histoire vivante au sens où l'entendait Marc Bloch. L'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie aime à répéter qu'un peuple qui occulte son passé est souvent amené à le revivre. En s'inclinant devant la mémoire de son ami et collègue, Max Gallo, l'APHG souhaite rappeler avec lui que l'Histoire enseignée est dépositaire de la mémoire d'un peuple, fût-il connecté, dans son unité et sa diversité, et qu'il faut donc que

les citoyens qui sont attachés à l'impératif d'une société du « vivre-ensemble » se montrent vigilants. Car si l'Histoire, par malheur, n'était plus présente en tant que discipline scientifique fondamentale mais aussi culturelle à l'École et transmise par des maîtres formés dans ce but, ce serait livrer les jeunes générations aux dérives populistes, aux prêches des communautaristes de tout poil, à des histoires fermées, inventées ou instrumentalisées. Puissent les enseignants de demain méditer cette grande leçon d'Histoire, passionnée, engagée et vivante, à travers l'œuvre et la vie de Max Gallo.

Il y a un mystère Max Gallo, disions-nous hier avec Didier Leschi. Max le géant avait beau être niçois, c'était un homme pudique, et le très grand orateur, aux idées claires et bien articulées, avait trop de réserve et de discrétion pour se livrer à des confidences à la première personne. Je le regrette, j'aurais aimé lui demander les clés de ce mystère. Il y a eu, bien sûr, un entrebâillement sur ses blessures intimes – *L'oubli est la ruse du diable*³ – mais une plus ample conversation personnelle aurait pu m'éclairer, par exemple, sur une trajectoire parfois déconcertante. Je n'oublie pas, ce disant, qu'un fils de prolo italien à l'enfance humiliée a le droit de changer de raison sociale et d'environnement et même de devenir membre de l'Académie, immortelle condition qui est plus problématique pour un fils de bourgeois ordinaire. J'ai connu Max au tout début des années 1970, à la gauche de la rive gauche, et nous avons confectionné ensemble un livre intitulé *Demain l'Espagne*⁴, un entretien avec Santiago Carrillo, le dirigeant communiste espagnol, à une époque où l'eurocommunisme semblait pouvoir réconcilier ces deux valeurs rigoureusement contradictoires que sont l'égalité des conditions et la liberté de l'esprit qui sont rigoureusement antithétiques, quoi qu'en disent les bons esprits (dont nous sommes). Plus importante que l'idéologie, était sans doute pour nous la latinité en facteur commun, la Méditerranée comme civilisation, vue, pour lui, via la botte italienne, pour moi via le côté hispanique. Son roman de formation, ancrée dans la glaise et la mer, *La Baie des anges*⁵, m'avait profondément ému. Et c'est ainsi que de bons camarades nous sommes devenus amis.

Le romancier en lui, l'ami des légendes ne pouvait qu'investir son imaginaire, ou ses désirs d'imaginaire, dans le champ de l'immédiateté, dans « la parasitaire, la dévorante politique », comme disait Péguy. Il ne pouvait pas se contenter de rédiger en bon journaliste des bulletins météo sur le temps qu'il fait, il devait intervenir et agir sur le temps qui passe. Et de spectateur devenir acteur. Non plus observer et juger, mais se mouiller et participer. Ses camarades sont là pour en témoigner. L'investissement du sentiment dans l'actualité est indispensable si l'on

³ *L'oubli est la ruse du diable*, Max Gallo, éd. XO EDITIONS, octobre 2012.

⁴ *Demain l'Espagne*, Régis Debray, Max Gallo, Santiago Carillo, éd. du Seuil, 1974.

⁵ *La Baie des Anges*, Max Gallo, éd. Robert Laffont, 1976 (I. *Ils venaient de la montagne*, II. *Les Bâtisseurs*, III. *Le Palais des fêtes*, IV. *La Promenade des Anglais*).

veut y prendre tout sa part. Le biographe qu'il était aimait les entraîneurs du peuple, les grandes figures capables de catalyser, cristalliser un élan collectif. Et il avait bien raison, car sans ces décideurs-là, situés au bon moment, rien de décisif n'a jamais pu advenir. Jean-Pierre Chevènement fut le plus brillant d'entre eux et ils ont fait tandem et bonne route ensemble. Sans doute (c'est mon sentiment, chacun le sien) s'est-il plus tard trompé de grand homme, mais cela nous arrive à tous. Au jeu des coups de dé sur l'avenir, on ne gagne pas à tous les coups. Ce serait trop facile si on avait toujours un Charlemagne, un Henry IV ou un François I^{er} sous la main.

On voit bien à quel triste air du temps s'opposa, non sans raison, l'expression à couleur de slogan, *Fier d'être Français*⁶, mais c'est une tournure qu'on a peine à faire sienne, quand on a lu Jean Paul Sartre, et qu'on sait bien qu'un homme n'est pas ce qu'il est et est ce qu'il n'est pas, à moins d'être une potiche ou un salaud (au sens sartrien, c'est-à-dire une statue d'autorité). Ensuite, mieux vaut, me semble-t-il, quitter à être fier, l'être de ce qu'on fait, au cours de sa vie, et non de ce qu'on est à la naissance, qui ne dépend pas de nous. L'existence, pour un républicain, cela vaut mieux que l'essence. Mais l'expression, bien sûr, n'est pas à prendre au pied de la lettre. Et Max Gallo, l'Italien d'origine, et c'est en quoi nous lui sommes reconnaissants, ne s'est pas contenté d'être français, mais, ce qui est beaucoup mieux de faire France, avec ses livres, ses émissions et son action.

Et là réside, je termine, ce qu'il nous lègue de plus précieux. Pour beaucoup d'historiens, aujourd'hui, la France n'est plus une personne, c'est devenu un problème. Elle n'est plus dotée d'une ligne de vie propre, mais on peut lui substituer indéfiniment des angles de vue. Ce n'est plus un CV à reconstituer dont il faut rabouter les morceaux ou retrouver le fil, mais une étrangeté à interroger. Max Gallo restera comme le témoin d'une époque où la France n'était pas quelque chose à déconstruire mais à reconstruire. Où ce n'était pas une entreprise à *manager* avec des experts, mais une personne à réanimer avec des citoyens. Non une technostucture mais une fraternité. C'est ce qui s'appelle aujourd'hui « le monde ancien ». L'air du temps a changé. Mais le cours des choses est assez facétieux pour que ce qu'on croit un jour périmé, ringard, revienne le lendemain flambant neuf, sur le devant de la scène et même au fond des cœurs. Il

⁶ Titre du livre *Fiers d'être français* (éd. Le Livre de poche, 2006) écrit par Max Gallo peu après les émeutes de 2005.

ne m'étonnerait pas trop que vienne un jour où les vieux livres de Max seront rouverts par des jeunes gens comme autant de nouveautés à découvrir.

Mon cher Max,

Les amis de sa longue vie politique et intellectuelle rassemblés par Jean-Pierre Chevènement rendent hommage aujourd'hui au Grand Homme, au sens où cette expression figure au fronton du Panthéon qui fut ton voisinage tout au long des dernières décennies de ton existence terrestre. Je voudrais pour ma part évoquer l'Homme Grand – le colosse qui me prit dans ses bras à Nice quand j'étais encore un enfant, « *Aquel Magnan des pay di Gwo* », ce gamin du village de Gorbio : ma petite taille te faisait paraître plus immense encore. Tu impressionnais les jeunes filles en fleurs, et parmi elles ma mère et ses amies lycéennes qui se piquaient de littérature : toi le technicien radio, issu d'une lignée de casseurs de pierres italiens qui avaient construit la Nice de la Belle Époque. C'est à leur contact, afin de les séduire et de leur en remontrer, que tu décidas, avec l'énergie faramineuse de ton élan vital, de devenir l'historien et l'écrivain que chacun connaît.

Quand tu choisis de venir vivre à Paris, où nous t'avions précédé, tu fréquentais à la maison, rue Boissonade à Montparnasse, où ma mère maintenait une ambiance et une cuisine niçoises. Tu nous éblouissais par tes récits de la vie parisienne, tel un Balzac qui aurait été son propre Rastignac. Tu es le premier écrivain que j'aie jamais rencontré, et encore écolier j'ai lu en cachette et scrupuleusement ton premier livre sur Mussolini, sans y comprendre grand-chose probablement. L'aveu que je t'en fis, à la stupéfaction parentale, lorsque tu revins dîner, me valut ton affection amusée, et la dédicace du livre suivant, qui me remplit d'orgueil : « *A Gilles, mon seul lecteur dans cette maison !* ».

Avec pareil parrainage, comment échapper à la vocation que tu m'avais aimablement tracée ? Tu fus toujours mon premier lecteur, décourageas d'emblée mes balbutiantes ambitions littéraires, mais me convainquis d'écrire des sciences humaines. Chez Gallimard, ces dernières années, on attendait « *l'avis de Max* » pour décider du tirage initial de mes livres – comme celui d'un augure de l'Antiquité, car tu avais découvert le secret que cherchent tous les écrivains mais qu'une infime minorité a trouvé : celui du succès. Tu ne l'as jamais révélé à

personne, mais tu as écrit, fort de ce mystère, jusqu'à l'épuisement de tes capacités physiques.

Ces derniers temps, lorsque la maladie avait commencé à t'attaquer et que tu avais du mal à te déplacer, je venais chez toi partager un plat niçois, une ratatouille ou une omelette de blettes crues que je t'avais cuisinées, voire les produits du traiteur italien de la rue Saint-Jacques. L'écriture était devenue ta thérapie physique, sans illusion toutefois – je me rappelle ce constat dont tu avais fait ton *motto* : « *J'ai une maladie qui est mortelle* ». Ton *Richelieu*⁷ – l'un des tout derniers de tes livres innombrables – est extraordinaire par la description minutieuse des maux qui accablaient le cardinal tandis qu'il gouvernait la France de sa litière, exacerbation de tes propres souffrances dans le corps de fiction d'un chef d'État d'antan.

Les chefs d'État de la France d'aujourd'hui ont apprécié ce Gallo-Romain qui s'était engagé dans l'édification passionnée du roman national. Porte-parole de François Mitterrand, tu avais embauché pour diriger ton cabinet le jeune François Hollande. Nicolas Sarkozy se réclamait de toi, et, pour l'anecdote, tu me confias lorsque nous parlions des arcanes d'une politique qui te fascinait, durant cette dernière campagne présidentielle, qu'Emmanuel Macron avait été répétiteur de latin de ton fils. Le Président de la République et son épouse m'ont personnellement dit leur chagrin et leur affection pour toi en apprenant ta mort.

C'est donc à un empereur romain ami des lettres et de la philosophie, et dont la première de tes consœurs, Marguerite Yourcenar, rédigea les *Mémoires*,⁸ que j'emprunte tout naturellement les quelques vers qui closent cette eulogie – non loin de la coupole de ce Panthéon dont tu avais suivi, fasciné, la réfection depuis la fenêtre de ton bureau d'écrivain. Ces échafaudages d'acier autour de l'architecture à l'antique inspirée du monument romain parlaient sans doute au technicien que tu fus jadis, mais aussi tu m'avais montré le nom de l'entrepreneur parmi les tubulures. Comme toi, un Rital, un de ces métèques amoureux de la France, et non des moindres : Lazare Ponticelli, le dernier poilu de la guerre de 14-18, dont tu avais prononcé l'éloge funèbre aux Invalides. La Grande Histoire

⁷ *Richelieu. La foi dans la France*, Max Gallo, éd. XO, sept. 2015.

⁸ *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar, éd. Plon, 1951.

t'avait fait, à toi qui l'avais tutoyée, et jusque sous ta croisée, un clin d'œil de reconnaissance, avant ce Grand Voyage par où tu la rejoins désormais.

*« Animula, vagula, blandula
Hospes Comesque Corporis
Quae nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula
Nec, ut soles, dabis iocos... »*

Max la tornade.

Je l'ai connu alors que je débutais dans le métier de journaliste à *L'Express*. Il avait, comme Jean-François Revel, cette faculté de vous mettre de plain-pied avec lui quel que soit votre âge, quels que soient vos antécédents, quels que soient vos titres, et ce goût de postuler la confraternité qui, pour lui, devait être non pas comme le disait Mauriac « *une forme de haine vigilante* » mais au contraire une antichambre de la fraternité.

Je le vois entrant dans mon bureau, déplaçant un volume d'air considérable, me disant : « Dis donc, Meyer, j'ai un copain du lycée de Nice qui a fait un film pour la télévision sur Jaurès. Il m'embête pour que j'en parle mais je ne suis pas sûr que ce soit très bon. Peux-tu me rendre un service : je vais dire que c'est toi qui en parles et que tu t'es fâché parce que je voulais en parler ». Ainsi fut fait et il dit à l'auteur de ce film – qui, en effet n'était pas très bon – qu'il aurait bien voulu en parler mais qu'un petit journaliste qui venait d'arriver montait sur ses ergots et empêchait qu'il en parlât.

Cette référence à Nice a été très souvent présente dans les conversations que j'ai eues avec lui, d'abord parce que ma mère en est originaire, ce qui me permettait de comprendre l'attachement très particulier à Nice des Niçois d'origine. Je ne connais pas de ville dont les originaires aient ce sentiment de fraternité qui postule qu'on va faire une place tout de suite à celui qui en vient, quel qu'il soit. J'ai eu avec Simone Veil des conversations sur Nice qu'elle aimait énormément (et Dieu sait qu'elle aurait eu quelques raisons d'en garder de mauvais souvenir). Elle se plaignait très souvent devant son mari Antoine que celui-ci eût préféré acheter une maison d'été du côté du Golfe de Saint-Tropez, à Beauvallon, plutôt qu'un appartement dans cette ville qui n'est certes plus tout à fait ce qu'elle était maintenant que les KGBistes se sont transformés en milliardaires et que les Russes et leur cortège – pour rester dans la litote – l'ont envahie. Il y a dans l'appartenance à Nice quelque chose de fondamental et ce qu'a dit Gilles Kepel, rappelant le goût de Max pour la cuisine d'abord niçoise puis italienne, est un témoignage de cet attachement de Max à sa ville. C'est aussi pour moi le témoignage de quelque chose de très fort chez Max, qui est et qui était très présent dans toutes les circulaires des ministres de l'Instruction publique. On n'aime pas sa patrie si on ne connaît pas et si on n'aime pas sa « petite patrie » et la

« petite patrie » de Max était toujours présente pour lui et, j'en suis sûr, lui a donné ce goût de la patrie grande.

Max et l'amitié.

Amitié qu'il rendait possible spontanément et qu'il cherchait à souligner dès que nous trouvions un point commun. En ce qui me concerne c'était un peu Nice, un peu beaucoup l'Italie et la cuisine italienne... et aussi chanter. J'entends encore Max chantant, de préférence en italien ... faux, je dois dire ! J'ai connu peu de gens capables de passer d'autant de tons à autant de tons en une seule chanson, aussi simple fût-elle, comme *Bella ciao*. Mais entonner *Bella ciao*, c'était être sûr qu'à la troisième syllabe Max vous rejoindrait dans les paroles (et vers la fin dans la musique). Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que Max s'est intéressé activement, en dehors de nos activités communes, à tout ce qui pouvait toucher à la chanson.

Max et les femmes.

Il a mis du temps. Il a procédé par essais et par erreurs, comme on dit dans les laboratoires, jusqu'à ce qu'il trouve la bonne et qu'un beau jour il nous annonce qu'il s'était marié. Nous avions une vague idée d'avec qui. Mais quand on savait les épopées conjugales qui avaient été les siennes on était très admiratif que non seulement il ait trouvé Marielle mais qu'ils aient trouvé ensemble, à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, le mode de vie qui leur convenait à tous les deux : la liberté dans l'engagement et l'engagement dans la liberté.

Max et son fils.

Max arrivait toujours une demi-heure ou trois-quarts d'heure en avance pour enregistrer *L'Esprit public*. Pendant un temps il arrivait à vélo. Il crevait une fois sur deux. « As-tu gonflé le vélo ? », lui disais-je, « Gonflé ?... ». J'ai fini par lui offrir une pompe à bras dont il s'est servi quelques temps. Il adorait ces descentes à vélo vers la Maison de la radio. Il attendait dans un café où j'étais sûr de le trouver. Un jour je l'y trouve avec la main bandée. « Ne me dis pas que tu as bricolé », lui dis-je. « Non, me dit-il, c'est David. Ce petit con ne veut pas passer son bac (il avait quatorze ans). Je me suis mis dans une rogne ! », « Tu ne l'as quand même pas frappé ? », « Non, mais j'ai frappé contre la table ». Il s'était blessé la main. « Tu as raison, lui répondis-je, il faut le faire enfermer : à quatorze ans, ne pas vouloir passer son bac, il n'y a guère qu'un centre de redressement qui puisse régler cette question ». Il a mis une seconde pour se rendre compte que

j'étais en train de le charrier et pour convenir qu'il avait peut-être eu une réaction un peu excessive.

Mais qu'aurait été Max sans les excès ?

Les excès de travail. Je ne connais personne qui ait travaillé autant. Que ce soit pour ses livres ou pour préparer *L'Esprit public* où il arrivait avec des notes, des papiers, des paperolles, des fiches et où il se serait senti déshonoré s'il n'avait pas passé tout le temps nécessaire à la préparation de ses sujets. Et on sait à quel point les micros sont ouverts à des gens qui se contentent de venir dire : « *Je suis oiseau, voyez mes ailes* » ! Max, comme Jean-Claude Casanova (qui nous accompagna pendant de longues années dans cet *Esprit public*), a contribué à donner le ton de cette émission, le ton du travail et le ton de la conversation, un art essentiellement français que Max appréciait par-dessus tout.

Mais c'est aussi l'amour des gens. Max aimait les gens en gros. Et il avait raison. Quiconque est monté sur une scène sait que le public est un être abstrait, imaginaire, auquel nous devons tout en gros et rien en détail. Il faut toujours éviter de rencontrer son public raisin par raisin, il vaut mieux le voir par grappes. Cet amour du public, le fait qu'il écrivait parce qu'il avait quelque chose à dire à des gens a été profondément ressenti par le public qui l'a manifesté. Un jour nous étions descendus dans l'Aveyron et le tenancier de la maison de la presse d'Espalion (ancien chef-lieu d'arrondissement et sous-préfecture supprimée par Poincaré) m'avait supplié de convaincre Max de signer ses livres au moins pendant une heure. Celui-ci n'en avait aucune envie. Nous passions ensemble, avec vous, Marielle et Jean-Claude, un moment agréable dans l'Aveyron avant d'enregistrer le lendemain une émission à Rodez. Il avait fini par accepter. Il y avait une telle file d'attente devant la maison de la presse qu'il n'avait pas pu lever la tête pendant l'heure qu'il avait accepté de consacrer à cette signature. Et la satisfaction des gens qui avaient pu lui dire un mot, le remercier, glisser leur prénom pour que Max l'écrivît comme il est de coutume était extraordinairement palpable. La popularité de Max était le retour sur ce goût qu'il avait du peuple, pas dans le sens que les bourgeois utilisent pour parler de ceux qui ne leur sont pas égaux mais de l'ensemble de la population pour laquelle il écrivait.

Nous avons passé plus de quinze ans ensemble tous les dimanches derrière les micros de *L'Esprit public* et j'ai toujours eu l'impression que cette activité était pour lui quelque chose qui le nourrissait et qu'il considérait lui devoir le meilleur de lui-même. Il pouvait y être excessif, il était rarement bref, il essayait toujours de m'arracher un peu plus de temps de parole, au point que je lui avais dit : « Le

jour où tu écris tes mémoires, tu devrais les intituler : *Un dernier mot* ». De dernier mot en dernier mot il arrivait à tenir un tiers de plus que le temps qui lui avait été normalement imparti.

Max et la politique. Max et le journalisme.

Sans aucun doute, son expérience de Secrétaire d'État, porte-parole du gouvernement avait été pour lui plus qu'un choc, presque un traumatisme. Max avait eu du courage de s'engager en politique, sachant ce à quoi il devait renoncer, et même un courage physique : Je rappelle qu'il avait été élu député de Nice au moment où la ville était sous la férule du dernier des Médecin et on avait un jour saboté sa voiture au point qu' il s'en était fallu de peu qu'il finît dans le décor... Max, qui avait eu ce courage physique et moral, fut traumatisé par la lâcheté, la servilité d'une très grande partie du personnel politique et du personnel journalistique. Je pense à cet épisode datant du moment où Mitterrand avait fait réhabiliter les gens de l'OAS et fait réintégrer les généraux et officiers félons dans leurs droits, décorations et pensions avec effet rétroactif. Au cours d'une réunion à l'Élysée, Max avait été stupéfait d'entendre les journalistes présents se moquer de Pierre Joxe et de ceux qui s'étaient opposés à l'Assemblée à cette réintégration des généraux félons (Mitterrand avait dû utiliser l'article 49-3 pour faire passer cette mesure). Max avait alors pris la parole : « A Nice, les postiers qui avaient fait la grève en 1953, me disent qu'eux n'ont jamais été rétablis dans leurs droits ». Et il racontait avoir découvert, à ce moment de la conversation, la force avec laquelle Mitterrand était capable, d'un simple regard, d'expulser quelqu'un de l'endroit où il allait pourtant rester assis. De cette expérience traumatisante Max a tiré plusieurs livres dont l'un, assez saignant, sous un pseudonyme et les autres sous la forme d'un ensemble de romans. Max était profondément secoué par cette expérience de la servilité ou de la servitude volontaire, comme de l'absence de vision chez beaucoup de ceux qu'il rencontrait et qui prétendaient en avoir une.

Sa vision était, disait-il, celle d'un « patriote républicain ». Un patriote républicain, expliquait-il, c'est par exemple Jaurès en 1899, en pleine affaire Dreyfus, au moment où on a toutes les raisons de penser qu'un coup d'État militaire est possible, quand Waldeck-Rousseau forme un gouvernement d'union nationale à laquelle toute la gauche parlementaire participe, avec, comme ministre de la Guerre, un général de Galliffet taché du sang de la « Semaine sanglante » (au cours de laquelle, du 21 au 28 mai 1871, les membres de la Commune de Paris avaient été massacrés). Jaurès avait voté pour le

gouvernement de Waldeck-Rousseau. C'était pour Max l'exemple de quelqu'un qui, le moment venu, sait qu'il ne s'agit plus de « *faire cuire sa petite soupe dans ses petites marmites* » comme disait le général de Gaulle mais de sauver la République.

Je voudrais terminer en citant Max évoquant les très nombreuses biographies dont il était l'auteur :

« Ce qui m'intéresse chez eux, Vallès, Jaurès, comme ce qui m'intéresse chez Bernard de Clairvaux par exemple, c'est l'authenticité de la personne et la construction de son unité. Pour moi, ça doit être cela le but d'une vie, atteindre en fin de parcours une sorte d'unité, de cohérence. Vallès comme Jaurès y sont parvenus. »

Toi aussi, Max.

Un homme naturel. Max Gallo 1932-2017

Je n'ai connu Max Gallo que dans le dernier quart de siècle et je regrette de ne pas l'avoir connu plus tôt. C'était au début des années 1980, il était alors éditorialiste à *L'Express*, je n'y écrivais pas à cette époque, mais j'étais, comme lui, lié à Revel et Aron. C'est par eux que j'ai connu Max. J'avais lu son *Jaurès*⁹, son *Vallès*¹⁰, que j'admirais beaucoup, et son *Tombeau pour la commune*¹¹ que m'avait offert Revel, qui appréciait ce livre et que j'ai aimé à sa suite. Puis nous nous sommes retrouvés régulièrement, pendant des années, comme l'a rappelé Philippe Meyer, à l'émission « *L'Esprit public* ». Nous ne nous sommes plus quittés, nous nous sommes « affectionnés », je veux dire que j'éprouvais une grande amitié, une chaude sympathie, que j'espère réciproque, pour Max.

Nous étions différents par nos parcours, par nos origines, mais nous étions proches.

D'abord par l'âge : nous appartenions à la génération de ceux dont la plupart des parents, la plupart des oncles, aptes à servir, avaient fait la Guerre de 1914 et qui, enfants, avaient connu la Seconde guerre mondiale. Nous étions donc marqués par les décennies tragiques qui avaient meurtri l'Europe. Et puis une très grande proximité méridionale nous rapprochait. Max était cisalpin. Selon la logique romaine, la Gaule cisalpine se situe au-delà des Alpes, et en Italie. Grandazzi vient de publier un gros livre, *Urbs*¹² qui montre, à la suite des archéologues, que les Gaulois ont bien pris l'Acropole, contrairement à ce que raconte Tite-Live. Je n'aurais pas manqué, si nous conversions encore à *L'Esprit public*, de rappeler à Max, à propos de ce livre, que les Gaulois dont il s'agit sont pour l'essentiel des Cisalpins, donc des Piémontais comme lui, même si quelques Auvergnats de la rive droite du Rhône, s'étaient joints à eux pour camper là où César, plus tard, fit construire son Forum. Max était niçois, j'étais corse. Corses et Niçois entretiennent de vieilles relations, bien que dans mon île natale nous ayons rejeté l'appel que nous adressait le plus illustre des Niçois, Garibaldi, pour que nous

⁹ *Le Grand Jaurès*, Max Gallo, éd. Robert Laffont, 1984.

¹⁰ *Jules Vallès*, Max Gallo, éd. Robert Laffont, 1988.

¹¹ *Tombeau pour la Commune*, Max Gallo, éd. Robert Laffont, 1971.

¹² *Urbs*, Alexandre Grandazzi, éd. Perrin, 2017.

rejoignons le *Risorgimento*. Max, soit dit entre parenthèses, regrettait que le nom de Garibaldi, d'évidence le plus glorieux des Niçois, n'ait pas été donné à la plus grande place de Nice. Quand ce même Garibaldi s'est adressé à la Corse en 1848 pour nous presser de nous joindre à lui, il n'a éveillé aucun écho ! C'est que les Corses étaient devenus « fiers d'être français ». Comme Régis Debray, je n'aime pas beaucoup cette expression. Une vieille histoire juive dit : « *Je suis fier d'être juif, parce que, de toute façon, si je n'étais pas fier, je serais juif quand même* ». Ce qui veut dire que ce qui compte, ce n'est pas le qualificatif, « *être français* », c'est le fait d'être fier, c'est-à-dire d'accepter son héritage avec fierté.

Notre complicité méridionale tenait au fait qu'il était doté des deux vertus latines par excellence : la fidélité et la lucidité. Les Latins prêtent une oreille critique à ce qui se dit, car ils savent que la parole n'est qu'un moyen pour parvenir à une fin. En général, ils restent lucides en politique. Mais ils se veulent fidèles à leurs proches, à leurs amis, à leurs parents. Cette combinaison de lucidité et de fidélité était très forte chez Max. La lucidité éloigne, la fidélité rapproche.

J'ajouterai qu'il était autant joyeux que mélancolique. Nous partageons le goût du *vino santo*, de la *grappa*, de la cuisine italienne, des cigares toscans que l'on partage pour fumer. Il était heureux de vivre : « *Ce qu'il y a de plus agréable, c'est de fumer un cigare en regardant la mer, assis au pied d'un mur qui a été chauffé par le soleil* », me disait-il. Ajoutant que la contemplation de la mer le rendait toujours mélancolique.

Mais si, pour aller à l'essentiel, je devais le définir, je dirais simplement qu'il était un homme naturel. L'homme naturel se distingue de l'homme artificiel. Le livre de Jules de Gaultier sur le bovarysme¹³ décrit l'homme artificiel comme celui qui, tel Madame Bovary, se construit une identité à partir des livres qu'il a lus. Totalement artificiel, il devient victime des passions communes.

Quelles sont les plus communes des passions ? À gauche, le ressentiment (puisque la vertu de gauche est la justice) et à droite, la peur, Thucydide traite la peur comme une passion (et elle naît de la corruption de la vertu de droite qui est la fidélité). Pour parler cru, cette passion s'exprime dans les « *Tout fout le camp... la langue fout le camp... la France fout le camp... l'Académie fout le*

¹³ *Le Bovarysme, la psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, Jules de Gaultier (Librairie Léopold Cerf, 1892) (rééd. 2007 aux éd. du Sandre).

camp... l'université fout le camp... tout s'effondre... ». Constatations parfois pertinentes, mais cette peur panique, cette nostalgie générale et excessive, comme toute passion, corrompt et ensevelit. Par sa force et sa joie, par son goût du labeur, Max en était protégé. De la passion du ressentiment, il était tout aussi indemne. Max l'avait surmontée dès sa jeunesse. Il venait du monde des travailleurs italiens, souvent humiliés parfois méprisés à Nizza (on se demande au nom de quoi, dans cette ville si typiquement italienne !). Il avait connu l'humiliation des humbles mais il l'avait dépassée, de même que s'il comprenait, regrettait, craignait les effondrements, jamais il ne cédait à la panique. Cela venait de son naturel, il ne reconstruisait rien d'artificiel et son naturel le poussait à l'admiration et à la fidélité. Cela m'a toujours frappé lorsque nous parlions d'Histoire et qu'il faisait défiler ses hommes illustres. Philippe Meyer a fait allusion à Jaurès. Je me souviens de Max frappant sur la table : « *Je suis sûr qu'un gouvernement Jaurès-Caillaux aurait évité la guerre de 14 !* ». Peut-être, sans doute...

L'admiration le nourrissait, plus que la détestation : il y avait les hommes qu'il admirait et ceux qu'il admirait moins. Il admirait De Gaulle plus que Mitterrand, c'est incontestable. Son décrochage par rapport à Mitterrand m'étonnait un peu. Un jour j'avais demandé à un ami compatriote, ancien directeur du *Monde* : « Pourquoi Mitterrand n'aime-t-il pas les Corses ? ». Colombani m'avait répondu : « C'est simple, c'est parce qu'il nous ressemble trop ». D'une certaine façon, Mitterrand, en politique, était latin. S'il y avait un homme parfaitement lucide, c'était bien lui. Et pourtant Max n'éprouvait pas pour lui de sympathie. Il mesurait et admettait ses qualités, mais il préférait la raideur, la hauteur, la grandeur de De Gaulle. Il ne concédait pas de grandeur à Mitterrand. Sans doute, à ses yeux, la ruse et le réalisme ternissaient-elles la ferveur patriotique.

Enfin, Max était fidèle à son héritage, à son passé, à ses parents, à ses amis, à ses proches. Il aimait aimer, il aimait les aimer. Il était ainsi, et cela lui était tout naturel. On comprend les deux évolutions de la fin de sa vie : le retour affirmé et assumé du patriotisme et de la religion.

Son amour de la patrie. Sa francité n'excluait rien, Il n'a jamais renié ses racines italiennes, ni défit ses liens avec l'Italie (dans plusieurs des dédicaces qu'il a bien voulu m'écrire il soulignait sa double appartenance, à l'italianité et à la francité). Il était français, il était patriote, il devint de plus en plus patriote au cours de ces vingt-cinq dernières années, sans doute pour les raisons classiques du patriotisme : il pensait que le patriotisme était nécessaire à la survie collective,

que c'était une « *vertu* », au sens de Montesquieu (car, tout simplement, l'amour de la patrie héritée et de ses institutions pourra seul cimenter, fortifier la République).

Par l'attrait mystérieux que la religion exerçait sur lui, il répondait à la tragédie de la vie, à la première tragédie qu'il avait connue, à la mort de sa fille. La religion n'était pas pour lui l'adhésion à un dogme mais une recherche. Il prenait pour point de départ, pour assise la religion de ses parents, celle de ses ancêtres. C'était ainsi accepter, penser, affirmer qu'il fallait dépasser la vie telle qu'elle était par une aspiration plus élevée.

À la fin, il a rencontré le plein amour, par son mariage avec Marielle. Elle m'a prêté le volume de ses mémoires¹⁴ (le mien n'était pas à Paris) et j'ai admiré l'émouvante dédicace qu'il lui adressait : il confondait sa propre vie avec l'amour qu'il lui portait.

Nous pouvons aujourd'hui, en pensant à Max, lui être reconnaissants de tout ce qu'il a été pour ses proches et ses amis.

¹⁴ *L'oubli est la ruse du diable*, Max Gallo, éd. XO éditions, octobre 2012.

Fier d'être français ! C'est avec gourmandise que Max Gallo avait assumé cette déclaration d'amour qui claque comme un étendard, celui de Bonaparte sur le pont d'Arcole.

« *Il faut bien que quelqu'un monte sur le ring* », s'était-il justifié.

Quand il m'en parla avec malice, juste avant la sortie du livre, sans doute avait-il en tête nos échanges quinze ans auparavant quand l'ancien trotskiste que j'étais, devenu socialiste, dorénavant à la direction du MDC, se revendiquait plus de la République que de la France éternelle et partait de la question sociale plutôt que de la nation...

Entre temps, mon travail professionnel sur les attitudes et comportements des Français et des Européens m'avait progressivement convaincu de la justesse de ses positions. Il l'aura constaté dans mes écrits et nous en avons reparlé peu de temps avant son départ.

Au-delà de son livre, comment résumer la vision qu'avait Max de la France ?

La France est à considérer historiquement comme un bloc, car elle forme une trame dont on peut faire Récit si on est un historien, et dont on peut faire un roman national si on est un politique.

Au commencement, ce qui constitue la France c'est d'abord une idée, une construction qui nous tient ensemble du fait même de notre diversité initiale. Ce que l'on pourrait appeler notre « Imaginaire » a sans cesse besoin de se projeter dans l'espace, le temps, un projet ou une incarnation politique.

Dans notre Imaginaire, c'est le politique qui tient ensemble les Français au travers d'une dispute commune, d'où sa centralité dans notre Histoire. Car la France ce n'est pas tant une géographie qu'une histoire, en ce que l'État y a précédé et constitué la nation.

La question sociale et la question nationale sont intriquées. Historiquement, c'est l'égalité des conditions qui était nécessaire pour, de toutes pièces et origines, faire la France avec la monarchie devenue absolue. Puis, lors de la Révolution française, la nation aura été la condition et le carburant de l'égalité réelle.

La condition de l'égalité sociale est l'égalité des conditions.

La question sociale ne peut se déployer qu'au sein de la question nationale. La dispute ne peut s'épanouir que dans le commun.

Sinon c'est la balkanisation et le communautarisme que Max redoutait.

Il a beaucoup écrit sur le bonapartisme : Napoléon, de Gaulle, qui prétend subsumer le clivage Gauche/Droite de nature sociale. Il aura dans la dernière période accompagné le début du moment Sarkozy et observé avec étonnement et intérêt l'ascension d'Emmanuel Macron.

En même temps il aura écrit sur Jaurès, la Commune de Paris, la Gauche ...

Enfin la fierté d'être Français provenait de la permanence de cette idée de la France comme dépassement. Dépassement individuel et dépassement collectif au travers de son universalisme. Chaque nouvel arrivant doit colorer la France mais dans la même trame.

La fondation du MDC, dont il sera le Président, sera un moment décisif pour Max, celui de son engagement en première ligne pour relever la France au travers de la République.

Les 10 000 militants du MDC, réunis autour de Jean-Pierre Chevènement, avec Georges Sarre, Didier Motchane, haute figure intellectuelle et politique, que nous venons également de perdre, aura été un lieu de réflexion, de militantisme et de brassage.

Y passeront notamment les jeunes Emmanuel Macron, Florian Philippot et Éric Coquerel.

Au début des années 1990, le MDC était moqué et critiqué par le Paris politico-médiatique. Revendiquant les termes de Nation, République, souveraineté, patrie et citoyenneté, ses militants étaient, au mieux, jugés ringards, souvent traités de nationalistes, voire pis encore.

La fondation et les positions du MDC devaient juste précéder de deux ou trois ans le virage idéologique du pays se mettant à l'abri de la République, de ses valeurs et de son modèle, face à la dérégulation des marchés et à la contingence de l'avenir du fait de la nouvelle donne internationale après la chute du mur de Berlin, la financiarisation du capitalisme et les nouvelles révolutions technologiques. Ainsi, deux Français sur trois soutiendront le mouvement social de 1995 bloquant le pays durant près de deux mois.

Il faudra plusieurs années pour que les appareils politiques, les politologues et les intellectuels traditionnels prennent la mesure du nouveau cours des choses et se réapproprient les mots de la République.

Au sein du MDC, Max était la tête de proue de la ligne du rassemblement patriotique, au nom de la France qui devait dépasser le clivage Gauche/Droite,

position qu'il défendit à la tribune après Jean-Pierre Chevènement au Congrès de fondation du MDC.

(Je devais juste après lui porter la contradiction au nom de ceux qui croyaient en sa permanence.)

La question aujourd'hui est : pourquoi Max a-t-il assumé avant les autres le Récit national comme historien voire le Roman national comme politique ?

Pourquoi a-t-il vu que l'on devait être « *fiers d'être français* » ... qu'il devait se dévouer pour « *monter sur le ring* », le dire et l'écrire ?

« *On voit le monde extérieur à partir de son monde intérieur* » disait le prix Nobel de physique quantique Pauli à Jung.

Qu'est-ce qui a construit le monde intérieur de Max Gallo qui l'a fait envisager ainsi son monde extérieur : la France ?

Max nous met sur la voie dans un interview donné en 2012 : « *Ma vie, c'est une histoire française* ».

« *Fier d'être français* » ; il fallait être fils d'immigré italien, avoir débuté la vie avec un CAP de mécanicien ajusteur en poche, suivre le parcours de la méritocratie républicaine, être romancier et historien et avoir fréquenté le sommet de l'État... pour émotionnellement et intellectuellement ressentir et penser ce qu'est la France dans ses profondeurs, l'assumer et l'aimer.

Élevé à Nice, Max était fils d'immigré italien.

C'est le contact, la friction émotionnelle et intellectuelle quotidienne avec l'Autre qui permet, au travers de ses différences, de mieux se comprendre.

C'est d'autant plus nécessaire en France que notre singularité est justement de ne pas voir notre singularité puisque pour nous assembler, pour adhérer à l'idée de la France nous devons ignorer nos singularités venues de nos origines.

Cela a construit notre universalisme et en même temps notre méconnaissance de nous-mêmes et des Autres, et ce qui est ressenti comme une forme d'arrogance.

Venant d'un pays où la religion tenait ensemble cités et régions italiennes, les Gallo ne pouvaient que ressentir en France au contraire la centralité étatique, notre individualisme travaillé par ce rapport direct à l'État, l'unité de la nation et l'importance cruciale du creuset républicain au travers de sa devise républicaine et de la laïcité.

Max était d'origine ouvrière, pauvre, titulaire d'un CAP de mécanicien ajusteur. Il fut membre du PC et ce sont les études et l'écriture qui le mettront en mouvement, le « sortiront de l'humiliation » pour reprendre son expression.

Il sait ce que travailler veut dire. Ne pas être un héritier. Jusqu'à la fin de sa vie, il aura voulu travailler.

Il a été au PC au moment où celui-ci mettait en avant, non la figure de l'exclu à défendre, mais au contraire celle de l'ouvrier et de sa fierté.

Aristocratie ouvrière et méritocratie républicaine se côtoient dans la vie de Max et dans notre Histoire.

Cela remonte loin. Péguy parlait déjà de la fierté du travail, des métiers et de la chose bien faite. Il disait que pour l'ouvrier français, ce n'est ni le patron ni le client qui devait lui dire la façon de travailler mais l'idée qu'il se faisait – tel le bâtisseur de cathédrale, l'agriculteur et l'artisan – du travail bien fait. Et Jaurès de son côté disait bien que son propos était de faire de l'Humanité tout entière une élite.

Max pouvait mieux que d'autres comprendre que quand il devient ringard d'être ouvrier, quand la gauche politique préfère d'autres figures de substitution et une attitude paternaliste... alors reste aux catégories populaires la fierté d'être Français et le patriotisme. Car au fond le sujet du politique est bien ce qui relie aux autres dans la dignité et l'égalité des conditions au travers d'un dépassement de sa personne, au travers de sa fierté et non de la honte.

Cela, Max le savait car il l'avait d'abord vécu dès son enfance.

Max était historien d'un pays politique. Il écrivit plus d'une cinquantaine de livres historiques politiques.

Il a pu saisir nos permanences derrière le choc des événements et personnages. « *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* », écrivait René Char dans ses *Feuillets d'Hypnos* en 1946.

Nous héritons de notre inconscient collectif, de notre imaginaire, mais nous devons sans cesse refonder notre contrat politique, en nous projetant, générations après générations, au travers d'une dispute politique commune ayant comme enjeu non le passé mais l'avenir, le progrès.

Et c'est quand nous sommes empêchés de le faire par notre environnement, quand les réformes semblent imposées de l'extérieur, notamment par une Europe procédurale, quand nous ne pouvons nous transformer, qu'alors nous entrons en dépression et nous régressons.

L'ancrage français de Max et son odyssée historique érudite lui auront fait toucher du doigt qu'il y a un modèle français au travers des âges.

« *Je m'aperçois au fil de mon travail d'historien que je parle de la France comme d'une personne* » disait Edmond Michelet

L'historien sait qu'en France, l'histoire qui est notre discipline reine répond à notre interrogation existentielle française sur ce qui nous relie aux autres.

Max était romancier.

Le roman tisse au travers de la fiction une trame qui relie intimement des personnages et leurs époques, l'individuel et le collectif.

Le savoir est d'abord émotionnel avant que d'être de raison.

Au pays de Descartes, Max pouvait comprendre que le corps et l'esprit sont reliés et que la prétention que l'esprit, le haut, conduisent le corps et le bas est une illusion française.

Max aura fréquenté comme ministre socialiste, fugacement, les sommets de l'État. Il y aura vu la prétention et l'illusion de ses locataires de bien comprendre la nation d'en haut au travers de grilles d'analyse economicistes et technocratiques qui empêchent de penser ensemble les questions culturelles, théologico-politiques et économiques.

Max aura ressenti que la mémoire de la France perdure plus au sein de la nation qu'au sommet de l'État.

La France survit aux Français car elle n'est pas la somme de ceux-ci.

La France ne se dénombre pas, ne se démembrer pas, c'est une idée. Voilà pourquoi la France est une grande nation comme le rappelait le Président de la République.

Pour Max la fierté d'être français venait à la fois de ce que l'Histoire nationale n'est pas un « patchwork de culture » mais « *la trame dans laquelle vient s'insérer un fil nouveau qui va enrichir la beauté de l'étoffe* ». Et c'est armé de cette fierté que l'on peut affronter les tempêtes à venir.

Pour en avoir discuté avec lui, je prolongerai le propos en disant que la France est un idéal qui dépasse les Français pour les assembler, un idéal de projection universel et égalitaire, et que lorsque la France n'est pas à la hauteur de cet idéal les générations suivantes ou les étrangers viennent le lui rappeler.

Dans cette même salle, en avril 1942, les nazis et collaborateurs français mirent en scène à grand spectacle le procès des jeunes résistants des bataillons de la jeunesse et de l'OS MOI dirigée par l'espagnol Conrado Miret mort sous la torture auparavant.

La grande majorité des condamnés qui seront fusillés étaient français. Mais parmi eux un Allemand, Karl Schoenharr, voyant la caméra d'un compatriote nazi, tel Gavroche, « *tira la langue aux revenants* » pour citer Hugo.

Bien entendu ce geste de bravoure et de défi sera censuré mais on le retrouvera et il demeure dans le cœur de ceux qui l'auront vu.

L'idéal français dépasse les Français, n'est pas leur propriété et leur perdure.

Quand la réalité n'est pas à la hauteur de l'idéal, ce dernier n'est pas abaissé, il demeure. Les colonisés retournèrent contre les Français les idéaux de la France.

Voilà pourquoi nous avons raison avec Max d'être fiers d'être français.

Mon dernier souvenir de Max aura été de le voir insister pour me raccompagner d'un pas titubant, se tenant au mur entouré de livres devant et au pied du Panthéon. Il était voûté mais plus haut.

L'Homme se tient droit car se sachant mortel, il a besoin d'être sans cesse porté par un dépassement.

Max l'aura été par celui de l'amour de sa femme Marielle et son fils David, ses amis, ses camarades et compagnons, ses lecteurs et la promesse que recèle la France.

Max avait titré un de ses livres consacré à sa fille Mathilde qui avait décidé adolescente de partir *L'oubli est la ruse du diable*, inspiré d'une citation de Rigord moine de l'abbaye de Saint Denis : « *Ne meurent et ne vont en enfer que ceux dont on ne se souvient plus. L'oubli, c'est la ruse du diable* ».

La France ne meurt pas et nous ne t'oublions pas Max.

Ce qui dominait chez Max c'était l'empathie naturelle, la simplicité, la capacité, comme l'a dit Philippe Meyer, de créer de la fraternité, c'était la puissance généreuse de son intelligence, sa capacité à aller à l'essentiel, par exemple, ce qu'il appelait après Braudel « *la problématique centrale de la nation* ».

Max disait : « *J'ai toujours eu le désir de comprendre comment cela fonctionne* ».

Il excellait à décentrer ou plutôt à recentrer votre regard en situant le problème dans la longue durée.

Il n'était pourtant nullement un déterministe, encore moins un marxiste. Il croyait à la responsabilité des individus et particulièrement à la responsabilité des intellectuels.

Parce qu'il croyait en la liberté, il n'écartait pas la possibilité du surgissement d'un « génie » individuel.

Nos relations se sont nouées après son départ du dernier gouvernement Mauroy, auquel d'ailleurs je ne participais plus.

Le ralliement de François Mitterrand et du PS au néolibéralisme ambiant, au prétexte de l'Europe à construire, éloignait progressivement le CERES de François Mitterrand.

La guerre du Golfe et la lecture du Traité de Maastricht achevèrent de nous rapprocher. Max n'avait pas le lien affectif qu'avait créé, entre François Mitterrand et moi, le Congrès d'Épinay et la mise sur orbite de l'union de la gauche, quinze années durant.

Max fut après Jacques Berque, mais aussi avec Didier Motchane et Régis Debray un de ceux qui m'aidèrent à franchir le pas difficile que me dictaient aussi bien une connaissance du monde arabe qui remontait à la guerre d'Algérie que la vision de la montée du fondamentalisme islamique depuis 1979.

Le jugement de Max sur les choix qu'opéra alors François Mitterrand ne s'encomrait pas de considérations affectives.

C'est peu dire qu'il n'aimait pas le Parti Socialiste, et peut-être encore moins François Mitterrand.

Peut-être avait-il gardé de sa prime jeunesse, où il avait adhéré au Pparti Communiste comme adolescent humilié plus qu'en intellectuel convaincu, un

certain mépris que vouaient les communistes aux sociaux-démocrates, ces « sociaux-traîtres » au regard de la doxa léniniste.

Le regard de Max procédait aussi d'autres sources : de sa brève collaboration avec François Mitterrand comme porte-parole du gouvernement et surtout de sa culture d'historien. Là où le CERES voyait chez François Mitterrand une conversion rédemptrice, il voyait surtout la trajectoire d'une ambition.

Mais surtout, le Parti Socialiste n'avait plus d'autre ambition que le « dur désir de durer », comme dit Paul Éluard, bref d'exercer le pouvoir pour le pouvoir, en oubliant les raisons qu'il avait de l'exercer. François Mitterrand lui avait appris à durer au gouvernement mais aussi à aimer le pouvoir pour lui-même.

Ainsi notre rencontre intellectuelle et politique se fit-elle au croisement de la conversion républicaine à laquelle j'avais appelé la gauche dès qu'elle fut parvenue au pouvoir qui contrariait évidemment la conversion libérale opérée par le Parti Socialiste dans ces années-là, et de l'évolution de Max vers une forme de patriotisme enraciné que je ne récusais pas, bien au contraire, dès lors qu'elle restait ouverte sur l'universel et ne contrariait pas le message de la citoyenneté. Or, comme je le montrerai, Max est toujours resté un républicain.

Max avait toutes les qualités pour devenir un grand homme politique, la prestance, le charisme, la culture, le talent d'orateur, l'art de la formule qui fait mouche. Il pouvait entraîner les foules et il le savait. Son physique télégénique, sa voix facilement envoûtante auraient pu en faire un grand leader populaire.

Il avait été, avec l'accord de tous, le premier président du Mouvement des Citoyens en 1993 avant même son Congrès fondateur à Saint-Égrève en juin 1993 de la même année.

Mais Max n'entendait pas persévérer et c'est à ma grande déception, je dois le dire, qu'il n'a pas été candidat à sa propre succession. Il aurait été le grand leader populiste que je n'ai pas été. Je ne mets dans ce mot aucune connotation péjorative.

« Je suis d'abord un écrivain, me dit-il, avant d'être un politique ».

Au fond je le comprenais, parce que je mesurais, quant à moi, les contraintes d'un engagement politique à plein temps. Et puis, il y avait Marielle que Max a rencontrée au Mouvement des Citoyens et qui a été une retombée heureuse du Congrès de Saint-Égrève.

Je ne suis pas sûr que Max n'aurait pas souhaité être un « grand politique », j'entends par là un grand décideur. Il a été élu député de 1981 à 1983 à

l'Assemblée Nationale, puis ministre jusqu'en juillet 1984. Il est devenu ensuite député européen de 1989 à 1995. Il a joué un très grand rôle dans ma campagne de 2001 à 2002, comme animateur mais aussi comme très proche conseiller. J'étais sensible aux avis de l'ami qui concluait toujours en me disant « Je sais et tu dois savoir que les conseillers ne sont pas les payeurs ».

Après 2002, il s'est moins écarté de la gauche que la gauche n'a continué à s'écarter d'elle-même.

C'est pourquoi si je n'ai pas approuvé le soutien qu'il a apporté à Nicolas Sarkozy, en 2007, je ne l'ai pas non plus désapprouvé, car je voulais surtout préserver l'amitié qui nous a unis jusqu'aux derniers jours, si cruels pour ce géant, force de la nature, abattu comme un grand chêne dont le feuillage tremblait à l'approche de sa chute.

Je garde le souvenir poignant des repas dominicaux que nous partageons avec Marielle et avec Nisa, ma femme, dans un restaurant proche de son domicile, tant qu'il a eu la mobilité nécessaire pour cela. J'ai dit « poignant » mais qui permettait cependant l'échange, y compris sur l'essentiel et pas seulement sur la politique.

Max laisse derrière lui une œuvre considérable.

J'ai évoqué « le grand instituteur national » qu'il est devenu, au fur et à mesure d'une création inlassable. Mais il ne l'est pas devenu par hasard.

« *Fier d'être français* », l'expression ne doit pas être prise au pied de la lettre.

Max n'est devenu le grand instituteur national que pour répondre à la déconstruction méthodique du récit national qu'ont laissé s'opérer depuis au moins trois décennies des élites avant tout soucieuses de ringardiser la nation.

J'ai le lointain souvenir de « chercheurs » dont la « recherche », subventionnée par l'État, consistait déjà, il y a plus de quarante ans, à déconstruire le mythe national. C'était le titre d'un livre paru dans ces années-là. L'idée de Michelet d'une France conçue comme une « personne » et suscitant d'intenses dévouements est, peu à peu, apparue choquante, son universalisme factice, en même temps que progressait, s'agissant de la Révolution française, un révisionnisme destructeur des mythes républicains et d'abord de l'idée de la souveraineté populaire.

Ainsi Patrick Boucheron écrit-il dans l'introduction de *Histoire mondiale de la France*, ouvrage collectif de 122 auteurs considérables et considérés, paru en

janvier 2017 : « *Le patriotisme de Michelet nous apparaît aujourd'hui compromis par une histoire dont il n'était pas comptable mais qui après lui s'est autorisée de cette « mission civilisatrice » de la France pour justifier l'agression coloniale* ». Et de faire l'éloge du « *patriotisme constitutionnel* » cher à Habermas pour « *faire rempart contre la régression identitaire d'un nationalisme dangereusement étriqué* ». D'où l'idée de juxtaposer 122 récits « *pour déjouer*, je cite toujours Patrick Boucheron, *les continuités illusoires du récit traditionnel* ». Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas dans cet ouvrage collectif d'excellents morceaux mais c'est le dessein général qui importe.

Max, qui avait consacré ses premiers livres à Jaurès et à Rosa Luxembourg a senti venir ce travail de désagrégation avec la sûre intuition d'un homme qu'avaient profondément marqué la Seconde Guerre mondiale, l'effondrement de la France et son occupation. Sa mémoire blessée avait depuis longtemps perçu la fragilité de l'être aimé, cette mère-patrie que lui, le fils d'immigrés italiens, aimait d'autant plus qu'elle était non pas tant une mère adoptive qu'une mère adoptée. Qu'il s'agisse de Vichy ou de la colonisation, Max n'a jamais aimé la repentance. Il préférait, là comme ailleurs, la lucidité. Il voyait dans Vichy la victoire d'une droite antisémite qui n'avait jamais pu venir au pouvoir par la voie des urnes. Il voyait dans le discours de Jacques Chirac de 1995 sur la commémoration de la rafle du Vel d'Hiv la paradoxale revanche posthume de Vichy identifiant la France à Pétain et réciproquement. Quant à la colonisation qu'il jugeait sévèrement, il en percevait aussi toute la complexité et refusait les discours réducteurs et pénitentiels.

Son *Napoléon* valut même un procès à Max, au prétexte que le premier avait rétabli l'esclavage que la Révolution, dix ans auparavant, avait aboli aux Antilles-Guyane. Omission fatale aux yeux du plaignant (PIR ou CRAN). À coup sûr, Max voulait réagir à la déconstruction nationale. Il n'y avait nulle provocation chez lui. Il se voulait historien et, sans doute, pensait nécessaire par rapport à la bien-pensance triomphante de « *tordre le bâton dans l'autre sens* » comme eût dit Lénine que Jean-Claude Casanova ne m'en voudra pas de citer. Mais si Max a quelquefois « *tordu le bâton dans l'autre sens* », il le faisait à sa manière qui était tout simplement d'aller à l'essentiel.

Max disait de la France que, depuis la Première Guerre mondiale, « *elle était entrée dans une crise de longue durée* » mais que la surprise était la loi de l'Histoire.

Au fond, il nous arrive à tous de considérer que les Français ne sont pas à la hauteur de leur Histoire mais de chasser aussitôt cette pensée, car il y a toujours une poignée de héros qui rachètent la résignation du grand nombre et nous savons, comme Max, que « *la nation n'existe et ne survit que si on l'aime* ».

Max a compris, dans ses belles biographies, la dimension sacrificielle du patriotisme gaullien qu'il oppose à l'individualisme météorique de Napoléon. Il considère néanmoins celui-ci comme incarnant encore les idées de la Révolution française, pour l'Angleterre du moins – mais n'est-ce pas l'essentiel ? – qui ne finança pas moins de sept coalitions pour l'abattre.

Napoléon, De Gaulle, deux séries en quatre tomes, ont touché la fibre populaire d'un lectorat qui lui était fidèle parce qu'il disait ce qu'on n'entend plus et que le peuple attend toujours.

Max fut un romancier autant qu'un historien. Il avait l'art de noircir le Pouvoir et ses figures contemporaines.

De tous ses romans, le plus célèbre est évidemment *La Baie des Anges* (1975).

À partir de *La Fontaine des Innocents* et dans une suite intitulée *La machinerie humaine*, Max déroule (de 1992 à 2002) une sorte de *Comédie humaine* à la fin du XX^{ème} siècle appréciée d'un large public.

Dans le combat, Max a choisi son camp : il n'était pas anti européen mais il entendait avant tout, y compris en Europe, continuer la France.

Certains pensent qu'il y avait eu deux Max : l'homme de gauche qu'il a été et qu'il n'a jamais renié dans la fidélité à ses valeurs et le chrétien qu'il est redevenu dans les circonstances tragiques que nous savons.

Il n'y a pas de contradiction, selon moi, entre l'engagement politique et la spiritualité que je définis comme le sens d'une transcendance, de ce qu'il existe quelque chose en surplomb de nos vies. Ce peut être Dieu, selon l'idée qu'on s'en fait, ou tout simplement le patriotisme républicain, tel que le définissait Péguy : « *Il y a une mystique républicaine. La preuve en est qu'on meurt pour la République* ». On peut être de gauche et s'interroger sur le destin de l'homme sur la Terre. Max en a administré la preuve. Car il était resté de gauche, non dans le champ partisan mais selon ses propres définitions intellectuelles et morales. Sa gauche n'était pas de ressentiment, elle était synonyme d'ouverture.

Dans une interview donnée à *La Vie* en 2009¹⁵, Max identifiait dix éléments clés pour définir l'identité de la France – ce gros mot pour certains :

- 1/ le droit du sol,
- 2/ le rôle de l'État central et donc des services publics,
- 3/ la citoyenneté,
- 4/ la langue française,
- 5/ l'École dont la tâche est de transmettre,
- 6/ la laïcité en tant qu'elle sépare le politique du religieux,
- 7/ l'égalité,
- 8/ la sociabilité française qui recouvre l'égalité homme-femme,
- 9/ la vigilance par rapport au risque toujours présent d'éclatement de la nation française,
- 10/ enfin l'universalisme de la nation française.

Il me semble que ces dix critères définissent assez bien l'identité républicaine de la France.

Max a consacré plusieurs de ses derniers livres à la christianisation de la France, à Saint Martin, à Clovis, à Bernard de Clairvaux. Régis Debray a rappelé à juste titre, il y a bientôt vingt ans, l'importance du fait religieux, c'est-à-dire de la croyance, une des forces motrices de l'histoire. L'actualité ne lui donne pas tort. Et les républicains français n'ont pas attendu le XX^{ème} siècle pour s'aviser que la France avait commencé bien avant 1789. C'est la formation de la Nation qui a rendu possible cette Révolution métaphysique qui a consisté à faire descendre le siège de la souveraineté du Ciel sur la Terre, l'inverse du dessein des islamistes qui est très explicitement de vouloir faire prévaloir la charia, c'est-à-dire le droit divin, sur le droit des hommes et des citoyens, c'est-à-dire sur la démocratie.

Je terminerai sur l'homme qu'était Max, toujours étonnamment présent. J'ai déjà dit la chaleur de son accueil, son intelligence toujours en mouvement, sa générosité naturelle. Il saisissait spontanément les situations, en pénétrait les virtualités, comprenant, en grand communicant qu'il était, le parti qu'on pouvait en tirer. Mais Max n'était pas seulement cela.

¹⁵ Entretien de Max Gallo au journal *La Vie*, 5/11/2009 : « *D'abord, aimer le paysage de la France* ».

Au-delà, il y avait le Max intime, sensible et tourmenté, dans cette tête puissante une forme d'humilité au premier abord incompréhensible mais qui était tout simplement celle de l'enfant chrétien que, comme d'autres, il était resté.

PUBLICATIONS RECENTES

UNE POLITIQUE DU TRAVAIL

Colloque du 9 janvier 2012

LA RÉFORME DES BANQUES

Colloque du lundi 23 janvier 2012

APPROCHES THÉORIQUE ET PRATIQUE D'UNE MONNAIE COMMUNE

Table ronde du lundi 13 février 2012

L'EURO MONNAIE UNIQUE PEUT-IL SURVIVRE ?

Colloque du lundi 24 septembre 2012

L'ESPRIT DU REDRESSEMENT PRODUCTIF

Table ronde du lundi 26 novembre 2012 autour d'Arnaud Montebourg

LES ÉTATS ÉMERGENTS : VERS UN BASCULEMENT DU MONDE ?

Colloque du lundi 10 décembre 2012

OCCIDENT ET MONDIALISATION

Colloque du lundi 21 janvier 2013

LA COUR DE JUSTICE DE L'UNION EUROPÉENNE

Colloque du lundi 11 février 2013

NOUVEAU PACTE SOCIAL : MODE D'EMPLOI

Colloque du mardi 21 mai 2013

LA FRANCE ET L'EUROPE DANS LE NOUVEAU CONTEXTE ÉNERGETIQUE MONDIAL

Colloque du lundi 17 juin 2013

LE PROJET DE MARCHÉ TRANSATLANTIQUE

Colloque du lundi 16 septembre 2013

L'EXCEPTION CULTURELLE

Colloque du lundi 14 octobre 2013

REFAIRE L'EUROPE ?

APERÇU RETROSPECTIF ET ESQUISSE D'UNE POLITIQUE

Colloque du lundi 2 décembre 2013

L'EUROPE SORTIE DE L'HISTOIRE ? RÉPONSES

Table ronde du lundi 20 janvier 2014

LE MAGHREB ET SON NORD

Colloque du lundi 17 février 2014

GUERRES DE RELIGIONS DANS LE MONDE MUSULMAN ?

Colloque du lundi 31 mars 2014

LA GUERRE DES MONNAIES ?

Colloque du lundi 28 avril 2014

ÉTATS-UNIS - CHINE, QUELLES RELATIONS ?

ET LA RUSSIE DANS TOUT CELA ?

Colloque du lundi 2 juin 2014

LA RÉFORME BANCAIRE : POMME DE DISCORDE ?

Colloque du lundi 23 juin 2014

LA RUSSIE EN EUROPE

Colloque du mardi 23 septembre 2014

RÉPUBLIQUE ET NUMÉRIQUE

Colloque du lundi 28 octobre 2014

LE ROYAUME-UNI ET L'EUROPE

Colloque du lundi 8 décembre 2014

QUE PEUT FAIRE LA FRANCE EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE ?

Colloque du lundi 15 décembre 2014

L'INGERENCE

Colloque du lundi 19 janvier 2015

LA FRANCE ET LA RÉPUBLIQUE FACE À LA RADICALISATION

Colloque du lundi 9 mars 2015

L'EURO EST-IL SOUTENABLE ?

LE NOUVEAU TEST DE LA GRECE

Colloque du lundi 13 avril 2015

QUEL MODÈLE DE REINDUSTRIALISATION POUR LA FRANCE ?

Table ronde du lundi 1^{er} juin 2015

**LE MOYEN-ORIENT
DANS LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DES PUISSANCES**
Colloque du lundi 29 juin 2015

L'UKRAINE
Table ronde du lundi 14 septembre 2015

QUEL MODELE TERRITORIAL POUR LA REPUBLIQUE ?
Colloque du lundi 28 septembre 2015

QUEL AVENIR POUR LA LIBYE ?
Colloque du lundi 26 octobre 2015

LE MODELE FRANÇAIS D'INTEGRATION
Colloque du lundi 23 novembre 2015

**LA CHINE ET SES DEFIS :
VERS UN NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT**
Colloque du lundi 14 décembre 2015

L'EXTRATERRITORIALITE DU DROIT AMERICAIN
Colloque du lundi 1^{er} février 2016

ETATS-UNIS, HORIZON 2017
Colloque du lundi 18 avril 2016

INTEGRATION, LAICITE, CONTINUER LA FRANCE
Colloque du lundi 23 mai 2016

OÙ VA L'INDE ?
Colloque du lundi 6 juin 2016

LES EVOLUTIONS DU CONTEXTE ECONOMIQUE ET FINANCIER MONDIAL
Colloque du lundi 4 juillet 2016

**LA DEMOGRAPHIE EN EUROPE
ET SES REPERCUSSIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES**
Colloque du lundi 24 octobre 2016

**L'EXERCICE DE LA SOUVERAINETE PAR LE PEUPLE :
LIMITES, SOLUTIONS**
Colloque du lundi 14 novembre 2016

QUEL AVENIR POUR LA FRANCOPHONIE ?

Colloque du lundi 12 décembre 2016

**VERS LA FIN DE LA GLOBALISATION,
MYTHE OU REALITE ?
QUELLE STRATEGIE POUR LA FRANCE ?**

Colloque du lundi 6 mars 2017

ENJEUX MARITIMES DU MONDE ET DE LA FRANCE

Colloque du lundi 20 mars 2017

CIVILISATION, AVEC OU SANS « S » ?

Colloque du lundi 22 mai 2017

OU VA LA TURQUIE ?

Colloque du lundi 29 mai 2017

L'AVENIR DES RELATIONS GERMANO-AMERICAINES

Colloque du lundi 18 septembre 2017

MAX GALLO, LA FIERTE D'ETRE FRANÇAIS

Rencontre-hommage du mardi 21 novembre 2017

NOTES ET ETUDES :

Parues récemment :

- **Franck Dedieu**, responsable du développement de la Fondation Res Publica : « **La fin d'un modèle économique, le nouveau départ d'un autre ?** » (suite au colloque du 4 juillet 2016 sur « Les évolutions du contexte économique et financier mondial »)
- **Baptiste Petitjean**, directeur de la Fondation Res Publica : « **Où va l'Afrique ? Pour une approche réaliste** » (suite à la matinée d'échanges du 8 juin 2016 autour de **Sylvie Brunel** Professeur à l'université Paris-IV-Sorbonne, auteure de « *L'Afrique est-elle si bien partie ?* » (Sciences humaines ; 2014)
- **Daniel Bloch**, ancien Président d'université, ancien Recteur, ancien Directeur des enseignements supérieurs, et Pierre Hess, Inspecteur de l'Education nationale : « **Apprendre à parler, à penser et à vivre ensemble** »
- **Jean-Michel Naulot** membre du Conseil scientifique de la Fondation Res Publica, auteur de « *Crise financière - Pourquoi les gouvernements ne font rien* » (Le Seuil, 2013) : « **Le défi Tsipras** » (tribune parue dans Libération le 14 avril 2015)
- **Kevin Limonier**, Docteur en géopolitique, Institut Français de Géopolitique (Université Paris 8) et **David Amsellem**, Docteur en géopolitique au Centre de Recherche et d'Analyse Géopolitique (CRAG), Université Paris VIII : étude cartographique réalisée pour la Fondation Res Publica : « **Que peut faire la France en Afrique subsaharienne ?** »
- **Dominique Garabiol**, Professeur associé à Paris-8, membre du Conseil scientifique de la fondation Res Publica : « **La monnaie unique est déjà morte. Vive la monnaie commune !** » (entretien paru dans Marianne le 22 août 2014)
- **Jean-Michel Naulot**, membre du Conseil scientifique de la Fondation Res Publica : « **Crise de l'euro : regarder les réalités en face** »
- **Jean-Michel Quatrepoint**, journaliste économique, et **Jean-Luc Gréau**, économiste, membres du conseil scientifique de la Fondation Res Publica : « **Pour sortir de la déflation, repenser la zone euro** »

NOTES DE LECTURE :


Parues récemment :

- **La diplomatie religieuse de l'Arabie saoudite : une « industrie idéologique »**, note de lecture du livre de Pierre Conesa « *Dr. Saoud et Mr Jihad. La diplomatie religieuse de l'Arabie saoudite* » (Robert Laffont : 2016), par Baptiste Petitjean, directeur de la Fondation Res Publica
- **La concorde civile face au spectre de la guerre civile**, note de lecture de l'ouvrage de David Djaiz « *La guerre civile n'aura pas lieu* » (Editions du Cerf, février 2017), par Baptiste Petitean, directeur de la Fondation Res Publica
- **Vers un monde hyper industriel**, note de lecture du livre de Pierre Veltz « *La société hyper-industrielle – Le nouveau capitalisme productif* » (Le Seuil, 2017), par Baptiste Petitean, directeur de la Fondation Res Publica
- **L'euro contre l'Europe**, note de lecture du livre de Joseph Stiglitz « *L'euro, comment la monnaie unique menace l'avenir de l'Europe* » (Les Liens qui Libèrent, septembre 2016), par Franck Dedieu, responsable du développement de la Fondation Res Publica
- **Quelles alternatives pour sortir du piège de l'euro ?**, note de lecture du livre de Hans-Werner Sinn « *The Euro Trap : on bursting bubbles, budgets and beliefs* » (Oxford university press, 2014) par Sébastien Sibai.
- **Chine, Occident, deux visions de la mondialisation**, note de lecture du livre de Régis Debray, essayiste, philosophe et médiologue, et de Zhao Tingyang, figure intellectuelle chinoise et professeur de philosophie à Harvard « *Du ciel à la terre. La Chine et l'Occident* » (Les Arènes ; 2014), par Paul Zurkinderen.

FONDATION RES PUBLICA

52, rue de Bourgogne

75 007 Paris

 01.45.50.39.50

info@fondation-res-publica.org

Achevé
d'imprimer
en janvier 2018